

Et moi, et moi,
Moi qui chantais le poing dur
Il faut savoir jusqu'où je poussai la lâcheté.
Un soir dans un tramway en face de moi, un nègre.
C'était un nègre grand comme un pongo qui essayait de se faire tout petit sur un banc de tramway. Il essayait d'abandonner sur ce banc crasseux de tramway ses jambes gigantesques et ses mains tremblantes de boxeur affamé. Et tout l'avait laissé, le laissait. Son nez qui semblait une péninsule en dérade et sa négritude même qui se décolorait sous l'action d'une inlassable mégie. Et le mégissier était la Misère. Un gros oreillard subit dont les coups de griffe sur ce visage s'étaient cicatrisés en îlots scabieux. Ou plutôt, c'était un ouvrier infatigable, la misère, travaillant à quelque cartouche hideux. On voyait très bien comment le pouce industriel et malveillant avait modelé le front en bosse, percé le nez de deux tunnels parallèles et inquiétants, allongé la démesure de la lippe, et par un chef d'oeuvre caricatural, raboté, poli, verni la plus minuscule mignonne petite oreille de la création.
C'était un nègre dégingandé sans rythme ni mesure.
Un nègre dont les yeux roulaient une lassitude sanguinolente.
Un nègre sans pudeur et ses orteils ricanaient de façon assez puante au fond de la tanière entrebâillée
de ses souliers.
La misère, on ne pouvait pas dire, s'était donné un mal fou pour l'achever.
Elle avait creusé l'orbite, l'avait fardée d'un fard de poussière et de chassie mêlées.
Elle avait tendu l'espace vide entre l'accrochement solide des mâchoires et les pommettes d'une
vieille joue décatie. Elle avait planté dessus les petits pieux luisants d'une barbe de plusieurs jours. Elle avait affolé le cœur, voûté le dos.
Et l'ensemble faisait parfaitement un nègre hideux, un nègre grognon, un nègre mélancolique, un nègre affalé, ses mains réunies en prière sur un bâton noueux. Un nègre enseveli dans une vieille veste élimée. Un nègre comique et laid et des femmes derrière moi ricanaient en le regardant.
Il était COMIQUE ET LAID,
COMIQUE ET LAID pour sûr.
J'arborai un grand sourire complice...
Ma lâcheté retrouvée !

Aimé CÉSAIRE, Cahier d'un retour au pays natal, 1946, Présence africaine, 1971 (p. 40-41).

1 Pongo : grand singe.

2 Mégir signifie « tanner une peau » ; c'est l'action du mégissier, qui utilise pour cela la mégie.

3 Oreillard : chauve-souris.

COMMENTAIRE LITTÉRAIRE

Le Cahier d'un Retour au pays natal est l'un des ouvrages poétiques les plus connus d'Aimé Césaire. Il le rédige à Paris à la fin de ses études et le publie à son retour en Martinique, l'année même où il sera nommé professeur au lycée Schoelcher de Fort-de-France. Dans ce long poème en prose, Césaire chante son rapport avec la Martinique, avec sa misère, sa beauté, et, au-delà, avec la Négritude : par ce texte fondateur, il donne une dignité nouvelle au peuple Noir dont il se sent plus proche que jamais. Nous allons étudier, dans cet extrait, la manière dont la poésie de Césaire se rattache au lyrisme, par son aspect d'expression personnelle et par sa musicalité. Puis nous tenterons d'analyser le portrait du Nègre qu'il dresse dans le poème, pour nous pencher ensuite sur la signification profonde du texte et sur le rôle de la poésie qui s'y exprime.

Dans la plus pure tradition lyrique, Césaire s'exprime dans ce texte à la première personne, et il nous y livre des émotions violentes. Nous pouvons remarquer que si la majeure partie du texte concerne le portrait d'un nègre aperçu dans un tramway, ce portrait est encadré par des marques subjectives (pronom personnel répété trois fois au début du texte, puis reprise du pronom personnel aux lignes 30-31). Le texte apparaît ainsi comme un souvenir personnel, une anecdote présentée par la phrase « Un soir dans un tramway en face de moi, un nègre »). Ce souvenir n'est pas un souvenir neutre, c'est le souvenir d'une mauvaise action, d'un crime que le poète a besoin de confesser : le mot lâcheté, utilisé à la ligne 3, revient à la dernière ligne. Il s'agit bien d'un aveu, que l'on devine difficile : celui de la trahison du poète qui prend le parti des femmes (blanches) derrière lui pour se moquer cruellement du nègre. La culpabilité éprouvée par le poète se ressent particulièrement à travers l'emploi de l'adjectif « complice » à la ligne 30.

Lyrique, le texte l'est aussi, bien sûr, par son intense musicalité. Même si la poésie n'est pas versifiée, le rythme et les sonorités y prennent une importance capitale. Nous relevons tout d'abord un certain nombre d'anaphores (mot ou groupe de mots répétés en début de phrase ou de paragraphe) : par exemple « c'était un nègre... » lignes 5 et 15, repris par « un nègre » en lignes 16 et 17, ou « Elle avait... » au début des lignes 21, 22, 23, 24. A ces anaphores s'ajoutent de nombreuses reprises ou répétitions (« la misère », aux lignes 9, 10 et 20), l'accumulation des « un nègre... » lignes 25 à 27, les mots « comique et laid » aux lignes 27 à 29. Ce jeu de reprises forme à certains moments comme un refrain, et scande le texte. Au niveau du rythme, on remarque une utilisation privilégiée du rythme ternaire, depuis le début « Et moi, et moi, moi... », jusqu'à la triple répétition des mots « comique et laid ». La phrase qui s'étend de la ligne 11 à la ligne 14 est à ce titre très représentative : le pouce a « modelé le front... percé le nez... allongé la(...) lippe », puis il a « raboté, poli, verni » la « minuscule mignonne petite » oreille : le rythme ternaire structure le texte, lui donnant une sorte de pulsation. Et cette musicalité fait du poème une sorte de chant.

Ce poème lyrique, où la forme musicale sert l'expression des sentiments du poète, s'articule autour d'un portrait : celui de ce nègre misérable aperçu au fond d'un tramway. Quel portrait le poème brosse-t-il de ce nègre, et de quelle manière ?

On note tout d'abord l'attitude de ce personnage, qui est l'attitude même de l'humiliation. Le nègre est décrit comme essayant « de se faire tout petit », essayant d'« abandonner ses jambes (...) et ses mains » : comme s'il avait honte de lui-même et qu'il

cherchait à se débarrasser de lui-même, à se rendre invisible, à se disloquer, le nègre adopte en fin de texte l'attitude de la supplication, avec « les mains réunies en prière ». La position même du personnage montre un dégoût de soi qui est très significatif.

La description du nègre, développée entre les lignes 5 et 24, se construit comme la description d'une sorte de monstre. Chaque partie du corps est décrite à part, et semble ne pas correspondre aux autres parties (jambes « gigantesques », oreille « minuscule »), comme si le personnage était un assemblage de parties incohérentes aboutissant à la monstruosité. Cette impression de mélange d'éléments hétéroclites est renforcée par les nombreuses comparaisons qui émaillent le portrait : le nègre est comparé tantôt à un singe (un pongo), tantôt à un boxeur, tantôt à un objet (une peau tannée, une sculpture). Certaines parties de son corps sont associées à d'autres images (son nez associé à une terre, ses pieds à des animaux dans leur tanière). Toutes ces comparaisons différentes ne concourent pas à une impression d'harmonie, bien au contraire, mais d'étrangeté et d'inhumanité. L'impression d'ensemble exprimée aux lignes 25 à 27 est une accumulation d'adjectifs dévalorisants : le portrait du nègre est donc bien celui de la laideur et de la difformité.

Il faut toutefois ajouter que le portrait du nègre apparaît aussi comme le résultat du travail de la misère : à travers un champ lexical de la déchéance, qui couvre tout le texte (« dérade » et « décolorait », ligne 8, « cicatrisés » ligne 10, « décatie » ligne 23, « voûté » ligne 24), on devine que le nègre a subi une transformation. Et la métaphore filée de la Misère réalisant son chef d'oeuvre nous en donne la clé : le nègre n'a pas toujours été ainsi, c'est la misère qui l'a transformé en monstre. Une autre image du nègre, obscure, apparaît ainsi en creux, et l'on peut se demander comment il était avant, comment il est sans doute toujours au fond de lui.

La signification profonde du texte ne réside-t-elle pas justement dans cette seconde image, cachée ? Pour la découvrir, nous allons interroger maintenant les références littéraires qui sont présentes dans le texte.

La première référence est à chercher du côté du « nez qui semblait une péninsule » – ces mots font écho au personnage de théâtre Cyrano de Bergerac, qui parle de son propre nez en disant avec humour : « C'est un roc, c'est un pic, c'est un cap ! Que dis-je c'est un cap ? C'est une péninsule ». Or Cyrano, qui est doté d'un nez anormalement long, est un personnage laid et ridicule extérieurement, mais qui possède l'intelligence, la noblesse et le courage, et qui force l'admiration par sa beauté intérieure.

La seconde référence réside dans les mots « comique et laid », qui proviennent du poème l'Albatros de Charles Baudelaire. Dans ce poème, des marins cruels attrapent un albatros (« vaste oiseau des mers ») afin de le torturer et de se moquer de lui. Or cet oiseau, grand et magnifique dans le ciel, devient « comique et laid » lorsqu'il est obligé de rester à terre; et le poète s'identifie à cet oiseau. En associant le nègre à l'albatros, le poète en fait un personnage plein de beauté et de grandeur : c'est seulement la cruauté des autres (les marins, les femmes du tramway) qui le rendent comique et laid, mais il est en réalité un « roi de l'azur », et, comme le poète, un « prince des nuées ». Césaire affirme ici à la fois la dignité de la personne noire, et sa parenté en tant que poète avec ce personnage que la misère a défiguré.

Une troisième référence, plus symbolique que littéraire, se trouve dans l'image du nègre avec ses mains réunies autour d'un « baton noueux » : c'est là l'image des sages et des prophètes, dont la pauvreté matérielle n'est que le signe d'une richesse spirituelle supérieure.

Ainsi, à travers ces trois références, Césaire parvient à former une image positive de ce nègre

destitué : une image de richesse intérieure, de sagesse, d'intelligence, de poésie, de liberté.

Quel tour de force a donc réussi à faire la poésie ? Elle a rendu justice à ce nègre misérable, elle a transfiguré sa laideur et lui a rendu sa dignité. Elle a accusé la misère sociale, responsable de sa laideur; elle a accusé aussi les « femmes » du tramway, qui symbolisent les attitudes racistes qui l'ont maintenu dans cet état. Ce faisant, la poésie a aussi permis au poète de se racheter : grâce à la distance de l'écriture, il a donné un sens nouveau à son souvenir. En écrivant ce poème, Césaire n'a pas simplement fait une confession, il a aussi atteint une sorte de rédemption, par laquelle sa trahison passée devient un engagement auprès du peuple noir trop longtemps méprisé.

Dans cet extrait, Aimé Césaire exprime de façon lyrique la honte qu'il ressent à avoir trahi l'un des siens. A travers le texte, il dresse un portrait fantastique du nègre dont il s'est jadis moqué - portrait du monstre produit par l'humiliation et la misère. En filigrane, cependant, à travers un jeu de références à d'autres textes, il dessine aussi l'image de ce que ce nègre a été, devrait être, est toujours : un personnage libre et beau. Cet extrait, très émouvant, porte la